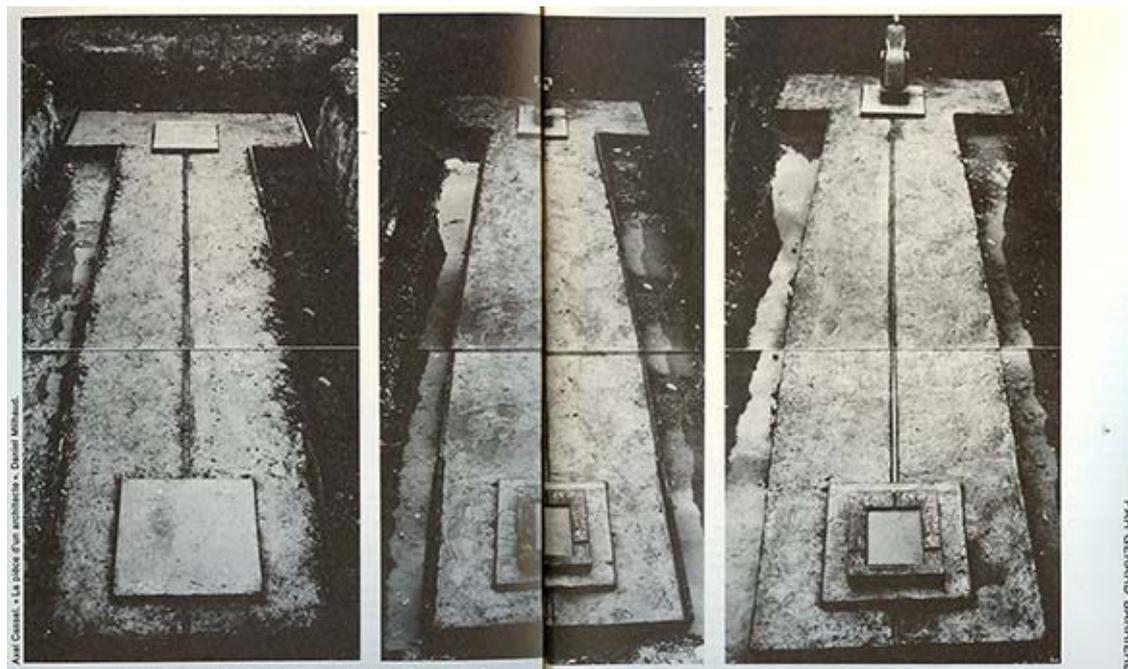


Texte publié dans la revue "Opus international" n°44 - hiver 1986

Axel Cassel avait disposé d'un terrain dans le Jura, qu'il a fait creuser avec une pelleteuse pour y installer "la pièce de l'architecte". Les images, la sculpture de l'architecte et le bassin de pluie avaient été exposées à la galerie La Hune.



Droit à l'essentiel en cette œuvre dont le plus évident mérite est de récuser tout ce qui n'est droit ni essentiel.

Des colosses de Memnon, assis devant l'éternité des sables, il fut rapporté qu'entre le moment des premiers souffles du matin et celui de la dernière étoile, on les entendait chanter.

Mais, pour l'entendre, ce cantique de l'immuable, sans doute convenait-il de demeurer soi-même immobile, parfaitement et longtemps.

L'architecte, ici, en sa chambre funéraire, j'affirme qu'aussi on l'entendrait chanter... N'était l'agitation de notre oreille.

Un manifeste de l'assiette, ceci, de la ferme posture. Le zen dit zazen, le yoga, asâna, disciplines proposant l'étiage de toutes turbulences.

L'architecture, cette ascèse dont le fil à plomb serait tout à la fois le cilice et le mantra.

Même la fièvre est ici sans fébrilité. Fièvre domptée, fièvre maintenue, contenue, pour que puisse s'y brûler en attention ce qui ne s'y dissipera plus en tremblements.

"S'asseoir et demeurer tranquille". C'est, vers l'orient, le plus haut qu'il puisse être répondu à qui questionne sur l'accès à l'essentiel.

Le temple et la tombe apparaissent comme les absolus de l'architecte, ces demeures au carré, demeures de ce qui demeure.

En sa dimension majeure, l'architecture serait ainsi la fixation du temps par le gel de l'espace.

Une telle esthétique de l'immobilité, nous n'y étions plus habitués. Sortons-nous enfin des temps où, par mobiles et horlogeries diverses, fut conduite la sculpture à son humiliation ? Sortirions-nous enfin du temps des cliquetis ?

Immobilité, pour le silence.

Immobilité, pour la souveraineté.

Immobilité, pour la présence.

Car vit-on jamais des dieux automates ?

(Si, j'en vis à Bénarès, en un temps frivole où il fallait vraiment tout l'esprit d'enfance des hindous pour voir du divin sur tant de mécaniques).

Immobilité, aussi, surtout, peut-être, pour l'accès à l'immense.

*"Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs ; nous rêvons dans un monde immense.
L'immensité est le mouvement de l'homme immobile".*

Gaston Bachelard

Le génie de l'architecte fit que l'infini des mondes tient en cette chambre, cette chambre qui ne tient pas en un seul monde.

M'important aussi l'homogénéité et la continuité des étages ou éléments de cette œuvre : le visage, le corps, le vêtement et la chambre, soumis à la même équerre.

Par là nous est signifié qu'en lui-même se prolonge et s'accomplit l'œuvre de l'architecte.

Semblable est la rigueur en son regard et ses épures.

Toute demeure est ainsi philosophale, que l'on bâtit dans la perfection pour s'édifier dans la perfection.

En voulant sans cesse ramener à l'épure,
je n'ai pas appauvri le monde,
dit l'architecte,
et si ceci est miracle,
je n'en fus point le maître,
mais le prêtre.
Voici mon humilité.

En ma chambre dernière
ne brille pas l'étoile,
Mais la sobre souveraineté
Qui en régit la course,
Dit l'architecte,
Et si ceci est symbole,
Je n'en fus point le prêtre,
Mais le maître,
Voici mon orgueil.

Notules

D'où vient-il que la petitesse de la tête confère ainsi telle majesté au personnage ? De la même loi, sans doute, qui enfle jusqu'au grotesque les têtes des carnivals et caricatures.

Le visage ne serait-il plus qu'un point, aussitôt ce point serait le foyer d'une auréole.

On le sent bien, cette œuvre procède d'un rituel. Mais d'un rituel sans mythologie, sans mythes fixés dont il serait le rigoureux accomplissement. L'impeccable réitération. Alors, d'un rituel vide ?

Fallacieux ?

Je crois plutôt qu'ici le rite précède le mythe comme ailleurs l'existence l'essence ou comme, chez Pascal, l'agenouillement précède et engendre la foi.

Devant telle pièce, Axel Cassel attire mon attention sur l'identité de matière, de derme et de lèpre entre une tête et son socle dont seule une tige la désolidarise. Cette contagion de l'outil sur l'œuvre et de l'œuvre sur les outils et lieux qui l'engendrèrent, je l'avais déjà constatée sur la palette de grands peintres, palette qui, mystérieusement, finissait par avoir même "goût" que les toiles.

Mystérieusement, non. Car il paraît bien, et quoi de plus naturel, que l'artiste ne crée pas seulement une œuvre, mais un "champ" global où finissent par se voir pris son travail, ses outils, son atelier, et jusqu'à lui-même, sa vie, ses proches, les visiteurs mêmes.

C'est probablement cela que cherchaient naguère, par la fiction d' "espaces d'artistes", ceux-là qui ne parvenaient pas à commencer par l'œuvre.

Gérard Barrière

Avril 1985